

hôtel de Montréal? Evidemment, il faisait fausse route. Vrai, ce n'est pas en s'enfermant ainsi des jours et des nuits entières dans sa triste cellule à aligner des chiffres et à blanchir du papier qu'il aiderait le hasard sur lequel il comptait tant pour lui faire rencontrer celle qui avait été la cause de ce si complet bouleversement de sa paisible existence? Il avait maintenant de quoi vivre pendant plusieurs jours et même plusieurs semaines. Que ne cherchait-il donc à aider un peu ce hasard?...

Il se rendit porter le reste de son travail et n'en redemanda pas d'autre.

Puis, il se mit à sortir; il parcourut la ville dans tous ses sens. Il visita l'Est besogneux et l'Ouest viveur et flaneur; il connut les banlieues; il flâna dans tous les parcs et promena son désœuvrement dans toutes les avenues. Il s'amusa de longues journées aux abords du havre; il se sentait un grand attrait pour l'eau, pour le fleuve, et il oubliait le temps au spectacle mouvant des départs et des arrivées des navires...

On n'a jamais expliqué l'attrait irrésistible qu'exerce sur les âmes compliquées comme sur les simples, l'arrivée ou le départ des bateaux ou des trains de chemin de fer; pas plus que l'on a bien expliqué ce besoin de crier dans les mêmes circonstances comme d'ailleurs dans n'importe quelle manifestation; il semble que ce soit là un des importants privilèges de la liberté individuelle sous quelque latitude que ce soit....

De temps en temps, un puissant transatlantique débouchait à l'entrée du port; il semble une montagne au milieu de la volée de menus bateaux pareils à des mouettes qui évoluent autour de lui et au milieu desquels il fraie sa route; aussitôt, les grandes halles des compagnies maritimes s'animent et fourmillent de monde; le navire n'est pas accosté que déjà, malgré les défenses, hommes et femmes se faufilent à la rencontre des arrivants pour embrasser, une minute plus tôt, un parent, un ami... Le grondement de la vapeur, désormais inutile, le grincement des poulies, les courses désordonnées des passagers et des employés, la révolte des gens pressés contre les formalités de l'arrivée, bref! tout le brouhaha que peut produire la venue de douze ou quinze cents personnes, appartenant à toutes les classes de la société et même à toutes les races, encombrées de tous les paquets imaginables, cet ensemble, à la fois comique, touchant et exaspérant... amusait le désœuvré volontaire.

Un navire n'était pas sitôt déchargé que Paul Duval en voyait d'autres s'approcher à vitesse réduite, les pavillons au vent, répondant aux signaux des sémaphores. Partout, autour de lui, l'eau était grise, comme vaseuse et, tout le jour, au-dessus du port, il voyait des goélands voler comme apprivoisés...

Certains jours, il poussa ses promenades jusque dans les lointaines banlieues; il parcourut des chemins bordés de jardinets, de clôtures de pierre et de murs

enfouis sous des touffes qui débordaient et qui étaient jaunies par l'automne. Les jeunes arbres étaient déjà nus comme des perches. Des champs s'étendaient, clairs et frais.

Paul Duval, ici, semblait se trouver comme chez lui et il était certain qu'il foulait un sol qu'il avait déjà connu. Il en ressentait une impression profonde et il s'emplissait les yeux et l'esprit du paysage.

Le soir, au retour, la ville était laide; quand il rentrait dans sa chambre, la nostalgie lui étreignait le cœur plus brutalement encore...

Jusqu'alors, Paul Duval avait été à l'abri des contagions malsaines, des dépravations précoces. Un jour, une grande transformation s'opéra en lui; il avait déjà passé par tant de phases morales: Le milieu, l'ennui, le désœuvrement, la solitude devaient fatalement exercer sur sa tête jeune et son cœur trop tôt désabusé leur néfaste influence. Lui aussi devait glisser sur la pente dangereuse.

Depuis qu'il était en ville des étonnements de toutes sortes avaient commencé pour lui. Il avait vécu des jours enfiévrés par l'ardeur du travail et d'autres jours, vides de tout, du travail comme du plaisir. Son désœuvrement voulu lui fit connaître une époque étrangement troublée.

Il y a à Montréal, comme dans toutes les grandes villes, dans les quartiers ouvriers, des maisons où il se passe des choses étranges. Le soir, aux heures où tout commence à se tranquilliser dans le reste de la ville, il sort de ces maisons des bruits d'enfer en même temps que de leurs fenêtres s'échappent des relents écœurants d'alcool. Là, des groupes de sans-travail, de sans-famille et de sans-patrie vont s'étourdir. Il s'y passe d'effroyables bacchanales; on y boit d'incroyables quantités d'alcool frelaté; on blasphème entre deux hoquets; on éructe des mots orduriers. Ce sont des lieux maudits...

Et, un soir malheureux de la mi-octobre, alors que tout l'air ambiant suintait la tristesse et l'ennui, le fils de l'honnête Jacques Duval, le fiancé de la pure Jeanne Thérien, s'était laissé entraîner par un camarade d'occasion rencontré dans la journée au hasard d'une promenade sur les quais, dans l'un de ces estaminets. Il eut peur, un instant, en y pénétrant. Il eut honte surtout. Il but un verre que son ami lui offrit, le premier de sa vie; il fit d'autres connaissances qui lui offrirent aussi des verres qu'il but également et que suivirent ceux qu'il se crut obligé de payer ensuite. Bref! il s'enivra de l'ivresse vulgaire de l'ouvrier désœuvré des villes; il s'avilit et, en un seul soir, se ravalait au niveau de la classe des ivrognes qu'il venait de connaître...

JEAN STE-FOY

(A suivre)